

révélera à son tour que le genre de culture que nous poursuivons est le plus profitable, le plus économique. C'est là un résultat.

Nous avons donc raison de faire ressortir toute l'importance et la difficulté du métier agricole; nous avons donc raison d'appeler cette profession, la mère de l'industrie; nous avons donc raison de souhaiter qu'on lui donne la place qu'elle mérite; qu'on la mette en honneur, en y cooiviant la jeunesse comme à la carrière de l'avenir.

Qu'on ne s'y trompe pas, l'avenir est à l'agriculture. C'est elle, elle seule, qui résoudra le grand problème du bien-être général. Là est l'avenir, là est la force, là est le bonheur de notre pays.

#### Des maladies des bêtes à laine.

(Suite.)

**Enflure.**—Les brebis deviennent enflées, on pour avoir mangé des herbes qui leur sont contraires, principalement celle qu'on appelle *corrigiole* ou *renouée* (*centinodin*); ou de celles que des bêtes venimeuses auront infectées: cette enflure, dangereuse si elle n'était secourue promptement, se remarque aisément lorsqu'on leur voit la bouche baveuse et puante.

Pour les en guérir, on les saigne d'abord sous la queue, à la partie proche des fesses, on aux veines des lèvres; ensuite on leur donne à boire de l'urine d'homme. Ce mal doit être promptement secouru; car si le poison gâge le cœur, il n'y a plus de remède.

Il y a encore une enflure causée par des vents; elle vient de l'avidité des moutons affamés: cette maladie les prend plutôt l'été que l'hiver, et surtout après la tonte, parce que la transpiration étant plus abondante, et éprouvant une plus grande dissipation d'esprits animaux, ils cherchent à se rassasier avec un empressement qui s'oppose à la digestion.

Les vents étant en petite quantité, sortent naturellement ou causent des tranchées passagères. Lorsqu'ils sont abondants, ils rendent le ventre tendre et gonflé, au point de frapper la bête d'apoplexie et de l'étouffer, si elle n'est pas secourue sur le champ. Cette situation est ordinairement précédée de la constipation. Cette maladie est quelquefois occasionnée par une strangulation et par des gonflements dans le corps, mais il est difficile de s'en apercevoir à temps. Si on s'en aperçoit, on bat les flancs de l'animal; cet effort fait sortir les vents de l'estomac.

Le gonflement des vents est susceptible de divers traitements, selon le degré du mal. Il se guérit plus aisément à l'étable qu'aux champs; il suffit de serrer les bêtes les unes contre les autres, et le mal disparaît. Si le mal prend aux champs, et qu'il gagne la plus grande partie du troupeau, il faut gagner l'étable ou quelque abri où l'on puisse rapprocher les moutons. Mais s'il fait un vent froid du côté où on aurait à les conduire, il faut rester; car une bête enflée, qui a le nez tourné au vent, périt en peu d'heures.

Si l'accès de l'enflure est violent, il faut saigner les plus opprimés sous la queue ou à la tempe, et donner des lavements avec de l'urine; on jette quelques gouttes d'eau dans l'oreille, afin d'exciter l'animal à se secourir fortement; il faut cependant proportion-

ner l'agitation qu'on veut exciter, à la force du mal, et, s'il est violent, l'exciter plus doucement.

Les lavements et les évacuations de toute espèce sont favorables.

**Difficulté de respirer.**—Elle ne provient que d'une trop grande abondance de sang, ou de quelque obstruction dans les conduits de la respiration.

Pour la leur faciliter, on leur fonce les naseaux, ou bien on leur coupe le bout des oreilles l'un après l'autre.

**Morve.**—Cette maladie contagieuse offre la plupart des symptômes de la morve des chevaux. Il se fait par les naseaux un écoulement d'une humeur d'abord visqueuse, ensuite blanchâtre, enfin purulente. Tant que l'écoulement n'est que muqueux, l'animal mange à son ordinaire; mais lorsqu'il devient purulent, la tristesse, le dégoût, la maigreur et la faiblesse accroissent tous les jours: le corps exhale une odeur fétide, et la mort est prochaine. Quelquefois la matière muqueuse, qui s'accumule dans les naseaux, est si considérable, que l'animal est obligé de faire de violents efforts pour la chasser hors des narines; souvent l'abondance du mucus accumulé dans les narines ou dans les bronches, suffoque l'animal.

Cette maladie, qui a beaucoup de ressemblance avec celle des chevaux, est ordinairement mortelle, et souvent elle se communique au point d'infecter en très peu de temps des troupeaux nombreux.

Il faut séparer du troupeau les moutons malades, et leur faire prendre deux fois par jour un bol composé de deux dragmes de soufre incorporé avec suffisante quantité de miel, injecter dans les narines de l'eau seconde de chaux édulcorée avec du miel, mêler du sel à la boisson et à la nourriture qui ne sera que de la farine de seigle. Ces remèdes facilitent très-bien l'expectoration nasale et la détersion de l'ulcère.

On pourrait encore employer les autres injections prescrites pour la morve des chevaux, de même que le séton à côté des deux oreilles. Si, dans le commencement de la maladie, il n'y avait que deux ou trois moutons qui en fussent affectés, il faudrait les assommer sur le champ et les enterrer très-profondément.

**Pourriture.**—Les signes de cette maladie sont la pâleur des yeux, la contenance peu ferme de l'animal, sa faiblesse qui augmente tous les jours, la saloté de la peau, la facilité qu'a la laine de se détacher dès qu'on y touche, la pâleur des gencives, le tartre épais sur les dents, la pesanteur de l'animal. Ce n'est, en général qu'à l'inspection des gencives et des yeux qu'on peut juger de l'état des viscères et soupçonner la maladie.

La pourriture est une corruption qui se jette sur les trois viscères ou poumon, de la fague et du foie. Les bergers comprennent ces trois sortes de pourriture sous le nom de *thim*. Ils appellent *thim véreux*, les affections vermineuses du poumon; *thim de fague*, la stérilisation de cette glande; et *thim de foie*, ou *pourriture* proprement dite, la putréfaction de ce viscère, la plus dangereuse et la plus apparente des trois.

Si le mal est ancien, il n'y a point de remède. Mais, pour prévenir la mortalité des brebis occasionnée par des pâturages trop humides et marécageux, aussitôt que les symptômes de cette maladie paraissent, on fait avaler à chaque brebis une cuillerée d'esprit ou d'huile de térébenthine, mêlée avec deux